

Hommage au professeur André Allemand

André Allemand nous a quittés samedi 1^{er} mai, à quelques semaines de son septante-troisième anniversaire. Il est mort comme il a vécu: dans une absolue discrétion, à l'écart des vaines agitations de ce monde. Atteint à plusieurs reprises par le cancer, il n'aura guère pu profiter de sa retraite. C'est hélas trop souvent le lot de ceux qui travaillent avec acharnement et se dépensent sans compter. Une fois délestés de leur charge, ils sont plus exposés que d'autres aux attaques de la maladie et aux caprices du Destin.



M. André Allemand

Né le 23 mai 1926, André Allemand obtient une maturité littéraire à l'Ecole cantonale de Porrentruy en 1946. Puis il commence des études de lettres à l'Université de Genève, où il est profondément marqué par l'enseignement de Marcel Raymond, et il les termine à l'Université de Neuchâtel, qui lui décerne en 1952 une licence en philosophie, français et anglais. Titulaire du Certificat d'aptitudes pédagogiques (1953), il enseigne dès lors le français et la philosophie à l'Ecole supérieure de commerce. En 1965 il soutient dans notre université, sous la direction des professeurs Charly Guyot et Georges Poulet, une thèse de doctorat remarquable, *Unité et structure de l'univers balzacien*, qui aura les honneurs des éditions Plon à Paris.

Par arrêté du Conseil d'Etat, André Allemand est nommé le 13 juillet 1965 professeur extraordinaire à la Faculté des lettres et directeur du Séminaire de français moderne, où il succède à l'historien Louis-Edouard Roulet. Durant vingt-six ans, il va marquer cette institution d'une forte et ferme empreinte. Il entreprend des réformes de structures, qui visent notamment à souligner la dimension universitaire du SFM. Peu soucieux des modes et des théories pédagogiques, il défend une conception traditionnelle de l'enseignement, toute de rigueur

et de haute exigence. Il renforce la place de la littérature et de la civilisation, attaché qu'il est à la dimension culturelle de l'apprentissage d'une langue étrangère. Il œuvre aussi à l'élaboration de cours et de manuels qui contribuent à l'image de marque de la maison.

L'augmentation régulière des effectifs doit beaucoup à ses efforts. Plusieurs universités étrangères, anglaises et américaines surtout,

inscrivent des groupes pour un ou deux semestres. Le Séminaire est également recommandé aux étudiants des universités de Bâle et de Zurich qui doivent faire un séjour en pays francophone. Des maîtres primaires et secondaires alémaniques y viennent dans le cadre de leur formation initiale ou continue. Des cours spéciaux sont organisés pour des professeurs de français de Soleure et de la Vallée d'Aoste. En outre, André Allemand dirige pendant plusieurs années le Cours de vacances de l'Université et participe activement à la vie de la Faculté, dont il est le vice-doyen de 1969 à 1971.

Ces diverses responsabilités alliées à une lourde charge d'enseignement ne l'empêchent pas de mener des recherches en littérature, où ses intérêts vont au roman et à l'essai plus qu'au théâtre et à la poésie. Sa leçon inaugurale, *Nouvelle Critique, Nouvelle Perspective* (La Baconnière, 1967), fait le point sur les tendances du moment. Attiré par les œuvres d'idées, il se passionne longtemps pour Jean-Paul Sartre, dont il désapprouve cependant les positions politiques. Comme le montre sa thèse, il préfère à l'analyse détaillée les travaux de synthèse. Après un deuxième livre sur son auteur de prédilection, *Honoré de Balzac, Création et Passion* (Plon, 1965), il s'attelle à un Zola qu'il renonce à publier, puis à une vaste étude d'ensemble consacrée à *L'Œuvre romanesque de Nathalie Sarraute* (La Baconnière, 1980).

Courtois, élégant de sa personne, André Allemand aimait le contact avec ses étudiants qu'il connaissait par leur nom dès les premiers cours. Il leur demandait beaucoup, comme à tous ses collaborateurs, parce qu'il était aussi très exigeant envers lui-même. De caractère bien trempé, c'était un homme de conviction. Il était fidèle à ses principes et ne transigeait pas sur l'essentiel, au risque de déplaire ou de heurter, ce qui par les temps qui courent apparaît comme une belle qualité.

Solitaire de nature, il appréciait peu la convivialité et encore moins les solennités de la vie académique. C'est dire qu'on ne l'a guère revu à l'Université ces dernières années. Mais, de temps à autre, une carte de vœux ou un coup de téléphone au secrétariat nous rappelait qu'il n'avait pas oublié ce Séminaire qui lui doit beaucoup et auquel il a tant donné.

Philippe Terrier
Directeur du SFM ■